

IVAN TOURGUÉNEV



LOUKÉRIA

Histoire vraie d'une petite « allongée »
de la Sainte Russie



Traduit du russe par P. BARON
Bois originaux de Marthe FAUCHON



Il a été tiré de cet ouvrage
1000 exemplaires
sur vélin Bibliophile.

Exemplaire N^o 65

IVAN TOURGUÉNEV

LOUKÉRIA

Histoire vraie d'une petite « allongée »
de la Sainte Russie



Traduit du russe par P. BARON
Bois originaux de Marthe FAUCHON

AVANT-PROPOS



La nouvelle de Tourguénev qui est ici présentée sous une forme très neuve par Pierre Baron et Marthe Fauchon est tirée des « Récits d'un Chasseur ». Elle est plus connue sous le titre de « Relique Vivante » qui traduit mot à mot le titre russe, mais qui a l'inconvénient de demeurer obscur pour le lecteur français. En Russie, en effet, le mot « relique » évoque l'idée d'un corps de saint dans sa totalité et conservé incorruptible au fond de quelque crypte ; l'association d'idées étant différente en notre langue, on a eu raison d'interpréter ici la pensée de l'auteur. Les lecteurs qui peuvent se reporter au texte russe se rendront compte que cette heureuse hardiesse du traducteur n'est pas unique.

Depuis longtemps « Loukéria » a été considérée comme un des plus beaux récits

de Tourguénev, George Sand, Taine, de Voguë se sont trouvés d'accord pour l'admirer entre tous.

De fait c'est, diraient les amateurs d'art, une pièce unique. Sans doute on y retrouve la manière habituelle du grand écrivain, cette sensibilité délicate qui sait ébranler les fibres les plus intimes du cœur humain sans qu'il y ait l'ombre d'un effet emphatique ou sentimental. Mais il y a dans ce joyau comme un feu que ne jettent pas les autres gemmes des Récits. Plus même, une note qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'œuvre de Tourguénev : la note de la vie surnaturelle, telle qu'elle s'éveille en une conscience qui vit le christianisme. Nous sommes presque troublés par la découverte, car autant l'accent mystique nous semble naturel chez Tolstoï, chez Dostoïevski, disons chez tous les Russes, autant il nous surprend sous la plume de Tourguénev : nous le savons trop Occi-

dental de son temps pour entrer dans une compréhension des choses religieuses.

Il y a là un petit mystère que rend plus piquant encore le fait que Tourguénev n'a jamais pu parler de ce qui ne le touchait pas intimement ; c'est ainsi que dans toute l'œuvre de ce Russe qui a tant dépeint la nature on ne trouve pas une description de l'hiver : il ne l'aimait pas. La solution du problème nous est donnée par la correspondance de l'écrivain. Elle nous révèle que Tourguénev n'a en aucune façon imaginé sa Loukéria, mais qu'effectivement il eut l'occasion de rencontrer en un village perdu la pauvre petite allongée dont il nous fait le portrait et dont il nous rapporte les paroles. Celle-ci émut en lui plus que le cœur, elle fit tressaillir l'âme, et il semble que ç'ait été un moment presque unique dans la vie de l'écrivain. Pour un instant Tourguénev comprit ce qu'est l'ordre du monde aux regards du chrétien : c'est cette

profonde et fugitive révélation qu'il a traduite ici. Aussi n'est-il pas exagéré de dire que sans sa rencontre avec cette malheureuse paralysée, nous ne saurions peut-être pas Tourguénev capable de cette résonnance d'âme.

Ceux qui ont pu approcher des « allongés » n'en seront pas étonnés. Ils savent que la plupart d'entre eux sont des clairvoyants auxquels ils doivent bien des révélations intérieures. Et c'est autant pour marquer à ces amis précieux leur reconnaissance que pour leur apporter une aide que cette édition fut élaborée. Puissent les lecteurs de ces pages avoir le privilège de rencontrer sur leur chemin, à leur tour, une Loukéria.

Antoine MARTEL



N proverbe français déclare : « Pêcheur à sec, chasseur trempé, ont l'air également lamentable ».

La pêche ne m'a jamais passionné, je ne peux donc pas me figurer ce que ressent un pêcheur par un beau temps clair et à quel point, quand il pleut, le plaisir d'un butin abondant l'emporte sur le désagrément d'être mouillé. En tous cas, pour le chasseur, la pluie est une vraie calamité. Nous en sûmes quelque chose, Iermolaï et moi, au cours d'une de nos randonnées de chasse au coq de bruyère, dans le district de Biélov.

Depuis l'aube, la pluie n'avait pas cessé de tomber. Que n'avions-nous pas inventé pour nous en garantir !

En vain nous tâchions de nous engoncer dans nos pèlerines de caoutchouc et de trouver un abri sous les arbres pour échapper à l'averse ; d'abord nos « imperméables », non seulement nous gênaient pour tirer, mais laissaient effrontément passer l'eau ; et, sous les arbres, si on avait pour commencer l'impression qu'il ne pleuvait pas, bientôt l'humidité accumulée sur les feuilles nous inondait, chaque branchage dégoulinait sur nous comme une gouttière ; un filet d'eau glacée s'introduisait sous la cravate et coulait tout le long du dos... « Ça, par exemple, c'est la fin de tout ! », comme disait Iermolaï.

— Non, Pierre Petrovitch ! s'écria-t-il enfin. Il n'y a plus moyen ! Impossible de chasser aujourd'hui : les chiens n'ont plus de flair, les cartouches ratent... c'est bien notre chance !

— Que faire alors ? demandai-je.

— Eh bien ! voici : poussons jusqu'à Alexeievka ; vous ne connaissez pas, sans doute — c'est une petite ferme — elle appartient à votre mère ; d'ici il faut compter huit verstes ; nous y passerons la nuit, et demain...

— On reviendra ici ?

— Non, pas ici... Je connais un autre endroit derrière Alexeievka, bien meilleur que celui-ci pour les coqs de bruyère.

Je ne voulus pas demander à mon fidèle compagnon pourquoi il ne m'avait pas conduit là-bas d'abord, et, sans plus tarder, nous nous dirigeâmes vers cette ferme, dont, je l'avoue, je ne soupçonnais même pas l'existence.

Attenant à cette ferme, il y avait un pavillon, très délabré, mais inhabité et par conséquent fort propre.

J'y passai une nuit relativement bonne.

Le jour suivant, je m'éveillai de très bonne heure. Le soleil venait de se lever; pas un nuage au ciel; tout, autour de moi, luisait d'un vif éclat : l'éclat des premiers rayons du matin joint à celui de la pluie tombée la veille.

Pendant qu'on m'attelait une « tarataïka », je m'en allai faire un tour dans l'étroit verger revenu à l'état sauvage, et qui, de tous côtés, encerclait cette aile de la maisonnette de sa folle végétation. Ah ! qu'il faisait bon, à l'air libre, sous le ciel pur, où frissonnaient des alouettes, égrenant les perles d'argent de leur voix ! Elles avaient sans doute emporté sur leurs ailes des gouttes de rosée et leur chant paraissait en être saturé. J'avais retiré mon chapeau et j'aspirai l'air avec joie, à pleins poumons.

Sur le talus d'un ravin peu profond, au bord même de la clôture, on apercevait un rucher; un petit sentier y conduisait en serpentant entre deux murailles compactes d'orties et de mauvaises herbes, sur lesquelles s'érigeaient, venues Dieu sait d'où, les tiges acérées d'une touffe de chanvre vert sombre.

Passant par ce sentier, j'arrivai au rucher. Tout près de là, il y avait un abri en clayon, un de ces petits abris où l'on range les ruches en hiver.

Je jetai un coup d'œil par la porte entrouverte; rien que l'ombre, le silence, la sécheresse; cela sentait la mélisse et la menthe. Dans un coin, on avait disposé des tréteaux, avec un lit de planches, sur lequel gisait, enveloppée de couvertures, comme un petite forme humaine...

J'allais me retirer...

— Monsieur Pierre! monsieur Pierre! m'entendis-je appeler d'une voix faible, lente et rauque, pareille au froissement des laïches de marais.

Je m'arrêtai.

— Monsieur Pierre! approchez, je vous en prie! reprit la voix — Elle venait de ce coin où j'avais remarqué les tréteaux.

Je m'approchai — et l'étonnement me cloua sur place. Vraiment, j'avais là sous mes yeux un être humain étendu. Mais quel était-il donc?

Un visage tout-à-fait desséché, entièrement couleur de bronze; on aurait dit une icône ancienne! — un nez aminci comme une lame de couteau, des lèvres à peine visibles, — mais encore de l'éclat aux yeux et sur les dents, — et, s'échappant d'un foulard, sur le front, de rares mèches de cheveux blonds... Sous le menton, dans un pli de la couverture, remuaient lentement, pareils à des bâtonnets, les doigts de deux mains minuscules, toutes bronzées, elles aussi.

Je redoublai d'attention.

Ce visage n'était pas difforme du tout; il était même beau, mais étrange, extraordinaire. Et il me parut d'autant plus impressionnant que, sur ses joues métalliques, je vis s'essayer en vain... l'effort d'un sourire.

— Monsieur Pierre, vous ne me reconnaissez pas? chuchota de nouveau la voix; elle semblait s'évaporer des lèvres remuées à peine. Mais c'est vrai, comment le pourriez-vous! — Je suis LOUKÉRIA... Vous vous rappelez bien, c'est moi



qui menais les branles chez votre maman, à Spasskoïé... C'est moi qui dirigeais les chœurs...

— LOUKÉRIA, m'écriai-je ! C'est toi ? Est-ce possible !

— Moi-même, Monsieur Pierre — oui, moi, c'est bien moi — Loukéria.

Je ne savais que dire, et, comme un insensé, je regardais ce visage sombre et figé, ces yeux clairs, ces yeux morts fixés sur moi. Était-ce possible ? Quoi ! LOUKÉRIA, cette momie !... Loukéria, la plus belle de toutes nos serves, bien prise, vigoureuse, et si fraîche, toujours en train de danser, de chanter, de rire ! Elle que courtoisaient tous nos jeunes gars, et pour laquelle moi-même j'avais soupiré en secret, moi, gamin de seize ans !

— Mon Dieu, ma pauvre Loukéria... — dis-je enfin — que t'est-il donc arrivé ?

— Ah ! un bien grand malheur, allez !... mais je ne veux pas vous faire peur, Monsieur Pierre, asseyez-vous donc plus près, là, sur ce cuveau, sans cela vous ne pourriez m'entendre... avec la jolie voix que j'ai à présent !... Oh ! comme cela me fait plaisir de vous revoir !... Qu'est-ce qui vous amène à Alexeievka ?

Elle parlait d'une voix basse, très lente, mais sans s'arrêter.

— C'est Iermolaï, tu sais bien : le chasseur, qui m'a conduit ici... Mais voyons, raconte-moi vite...

— Vous raconter mon malheur ? — Eh bien, si vous voulez Monsieur Pierre. — Il y a de cela déjà un bon moment, au moins six ou sept ans. On venait de me promettre en mariage à Vassili Poliakov — vous souvenez-vous de lui ? un grand bouclé ?... Il était même maître d'hôtel chez

votre maman... C'est vrai qu'à ce moment-là vous n'étiez pas à la maison, mais à Moscou pour y étudier...

Il m'aimait et moi aussi

Il ne me sortait plus de l'esprit.

Cela se passait au printemps.

Et voici qu'une nuit... l'aurore approchait... je ne dormais pas; j'entends alors dans le jardin un rossignol chanter, oh! mais comme vous n'avez pas idée... si merveilleusement, si doucement!... A la fin, je n'y tiens plus, je me dis : il faut que j'aille l'écouter dehors; je me lève et je vais sur le perron... Il s'en donnait à cœur joie, vous savez, il chantait, il chantait... Quand soudain — je ne me trompe pas, non — quelqu'un m'appelle... c'est la voix de Vassia, tout bas, comme cela : « Ma petite Loukéria!... ».

Alors je tourne la tête et, sans doute encore à moitié endormie, je fais un faux pas, je culbute jusqu'en bas des marches, et vlan! me voilà par terre...

Je n'avais pas dû me faire très mal, puisque je me relevai toute seule et pus regagner ma chambre. Mais au dedans de moi, il faut croire, quelque chose s'était rompu... Laissez-moi souffler une minute... Monsieur Pierre, si vous voulez bien...

Loukéria se tut, je la dévisageais avec une sorte de stupefaction; ce qui me déroutait le plus, c'était de l'entendre raconter cette histoire — mais presque gaîment, sans soupirs, ni exclamations, sans même formuler l'ombre d'une plainte, ni quémander la pitié.

Depuis ce moment-là — poursuivit alors Loukéria — je me suis mise à dépérir comme si je me desséchais, je me suis vue devenir toute noire, et puis, cela me coûtait énormé-

ment de marcher; enfin, mes jambes n'y tinrent plus, pas moyen de me tenir debout ni même assise, je devais rester étendue tout le temps. Boire et manger ne me disait plus rien, j'allais vraiment de mal en pis!

Alors votre maman a eu la bonté de me faire voir aux médecins, elle m'a envoyé à l'hôpital; mais, vous savez, rien n'arrivait à me soulager... et pas un de ces médecins ne pouvait dire ce que j'avais là. Ils ont tout essayé : ils m'ont brûlé le dos avec un fer rougi au feu, ils m'ont fait asseoir dans de la glace pilée — et tout cela pour rien! Cette fois, je devins complètement roide... Voyant cela, les maîtres se sont dit qu'il était inutile de me soigner davantage, et comme le château n'est pas arrangé pour garder un impotent, on m'a envoyé ici — où j'ai quelques parents à moi. Et me voilà, comme vous voyez...

Loukéria se tut, et elle s'efforça encore de sourire.

— Mais voyons, mais c'est effrayant, ta situation! m'écriai-je... et, ne sachant pas trop quoi dire, je lui demandai à brûle-pourpoint : — Et... Poliakov Vassili — qu'est-ce qu'il est devenu?...

S'il y avait une question à ne pas poser par exemple, c'était bien celle-là!...

Loukéria détourna légèrement les yeux.

— Poliakov? — Il a eu du chagrin bien sûr, beaucoup de chagrin — et puis, il s'est marié avec une autre, avec une jeune fille de Glinnoié — vous savez Glinnoié? ce n'est pas très loin de chez nous... Elle s'appelle Agraféna. Oh! pour cela, il m'aimait, oui — mais que voulez-vous, jeune comme il est, il ne pouvait pas rester sans se marier — Et quelle compagne aurais-je été pour lui? — Non, Dieu

merci, il a trouvé la femme qu'il lui fallait, bonne, gentille... — et ils ont des enfants maintenant. Le voici intendant chez un propriétaire, tout près d'ici; votre maman lui a donné un congé à redevance; et tout va bien chez eux.

— Mais alors, tu restes tout le temps étendue comme je te vois là? — demandai-je encore.

— Oui, oui, Monsieur Pierre, et cela fera sept ans bientôt.

L'été, je reste ici, dans cette petite cabane, et quand il commence à faire froid, on me transporte dans la pièce d'entrée des étuves. Alors je couche là-bas.

— Et y a-t-il au moins quelqu'un qui s'occupe de toi? pour te soigner, pour te tenir un peu compagnie?

— Oh! oui, Monsieur Pierre, les gens d'ici sont très bons pour moi. On ne me laisse pas de côté. D'ailleurs, vous savez, je n'ai pas besoin de beaucoup de soins. Déjà pour le manger, je ne mange pour ainsi dire rien, et pour boire, j'ai de l'eau, tenez, dans la cruche que voilà; elle est toujours remplie d'eau, d'eau de source bien pure et bien fraîche. Et heureusement je n'ai pas de peine à l'atteindre moi-même, je peux encore me servir d'une de mes mains.

Et puis il y a ici une petite fille, une petite orpheline, elle vient de temps en temps me voir, bien gentiment. Si elle ne vient pas, que voulez-vous, tant pis... Elle était là tout à l'heure justement, vous ne l'avez pas rencontrée? une mignonne petite, blondinette... Elle m'apporte des fleurs, je les aime tant, si vous saviez! Autrefois il y en avait beaucoup dans notre jardin à nous, mais maintenant elles ont disparu. Heureusement, il y a toujours les fleurs des champs, elles sont belles aussi, et même je les trouve plus

parfumées. Qu'en dites-vous ? le muguet par exemple... peut-on rêver mieux ?

— Ma pauvre Loukéria !... Le temps doit te paraître bien long... Tu n'es pas trop triste ?

— Oh non, que voulez-vous !... évidemment, je dois dire que pour commencer, ç'a été très dur, et puis, à la longue, je m'y suis faite ; on finit par prendre son mal en patience — ce n'est pas grand chose au fond, il y en a tant d'autres qui sont plus à plaindre encore.

— Allons donc !

— Mais oui — regardez par exemple, ceux qui n'ont pas de quoi se loger... ou bien un aveugle, un sourd !... Moi, Dieu merci, j'ai une vue excellente et j'entends tout, absolument tout — Tenez, une taupe qui creuse son trou sous terre — je l'entends comme si j'y étais. Et les parfums, donc ! je les hume, je les reconnais sans me tromper, pas un qui m'échappe, même le plus subtil.

Je sais bien, allez, quand c'est le sarrasin qui fleurit dans le champ ou le tilleul dans le jardin.

On n'a pas besoin de me le dire : si le vent souffle un tant soit peu de mon côté, je suis la première à le sentir.

Non, croyez-le, je n'en veux pas au bon Dieu... Il y en a beaucoup qui vont plus mal que moi. Je parle même des gens bien portants, ils tombent si facilement dans le péché !.. Moi, je ne sais plus trop ce que c'est ; le péché m'a faussé compagnie, lui aussi.

L'autre jour, le père Alexis, notre curé, est venu m'apporter le bon Dieu, et il m'a dit comme cela : « Ce n'est pas la peine de te confesser?... dans l'état où tu es, je me demande un peu quels péchés tu pourrais commettre ! » Je

lui ai répondu : « Et en pensée mon père ? » — « Allons, ne te tracasse pas pour cela », m'a-t-il répliqué en riant — « ce n'est rien de bien grave ».

Et même en pensée, je ne dois guère pécher non plus, parce que je me suis habituée à une chose : éviter de penser, et surtout de me souvenir. Comme cela, le temps passe plus vite.

J'eus évidemment l'air un peu étonné.

— Voyons, Loukéria ! tu es toujours seule, toute seule, comment peux-tu empêcher les pensées de te courir dans la tête ? A moins que tu ne dormes tout le temps ?

— Oh ! non Monsieur Pierre, loin de là, je ne dors pas comme vous le dites. Sans éprouver de grandes souffrances, j'ai des douleurs sourdes au fond de moi, elles couvent dans mes os et cela m'empêche de dormir. Non... mais voilà : je reste allongée, longuement allongée et je ne pense pas, je me sens vivante, je respire, et c'est tout.

Je regarde de tous mes yeux, j'écoute de toutes mes oreilles, j'entends les abeilles autour de la ruche qui bruissent et bourdonnent, je vois se poser sur le toit un pigeon qui roucoule, j'aperçois une mère poule qui vient picorer les miettes en compagnie de ses poussins, ou bien c'est un moineau qui voltige, un papillon ; tout cela me ravit.

Voici deux ans, là, dehors, dans la cour, des hirondelles sont venues faire leur nid et les petits ont éclos. Si vous saviez comme c'était intéressant !

En voilà une qui vole au fond du nid — elle se penche, elle donne la becquée aux petits, et puis, houp ! elle repart. Mais déjà une autre accourt pour la remplacer. Et quelquefois elle n'entre pas, elle ne fait que passer devant la

porte ouverte — et alors, il faut entendre tout cela piailler, jouer du bec à qui mieux mieux !... Je me réjouissais de les retrouver l'année d'après, mais il y a un chasseur d'ici, paraît-il, qui les a tués d'un coup de fusil. Et pourquoi faire, je vous demande un peu ?... une pauvre petite hirondelle, ce n'est pas plus gros qu'un hanneton...

Ah ! ce que vous êtes méchants, vous autres chasseurs !

— Eh mais, pardon, je ne tue pas les hirondelles, moi !... m'empressai-je de répondre.

— Et une autre fois, reprit Loukéria, quelque chose de si drôle ! Un lièvre, figurez-vous, oui, un lièvre, qui est entré ici... Il avait, je suppose, des chiens à ses trousses ; il a déboulé d'un trait par la porte ! Il s'est assis là tout près, et il est resté un bon bout de temps comme ça à remuer son nez et à se mordiller la moustache, on aurait juré un gendarme ! Et il me regardait, ce qu'il y a de plus fort ! mais il avait compris sans doute que je n'étais pas bien à craindre. Enfin il s'est levé, il a gagné le seuil en sautillant, inspecté l'horizon, et... va-t-en voir si j'y suis ! Non, ce qu'il était drôle !

Loukéria me regarda... son regard voulait dire : mon histoire n'a pas l'air de l'amuser beaucoup. Alors, pour ne pas l'attrister, je me mis à rire doucement.

Elle mordit un peu ses lèvres desséchées.

— Tout de même, en hiver, à la fin, le temps me pèse parce qu'il fait sombre, c'est dommage d'allumer une chandelle... et d'ailleurs, à quoi bon ? Je sais lire, c'est vrai, et autrefois j'aimais bien cela, mais que lire ? Il n'y a pas de livres ici, et quand même j'en aurais un, comment le tiendrais-je dans ma main ? Le père Alexis m'a bien apporté



une fois un almanach pour me distraire, mais il a vu que je ne pouvais pas m'en servir, alors il l'a remporté. Enfin, malgré l'obscurité, il y a toujours quelque chose à écouter : un grillon qui craquète, une souris qui gratte.

Voilà justement, voyez-vous, ce qui plaît à ce moment là : ne pas penser !

— Ou bien, encore, je dis des prières — poursuivait Loukéria, après une légère pause. Seulement je n'en sais pas beaucoup de ces prières ; et puis, pourquoi irais-je ennuyer le bon Dieu ? que voulez-vous que je lui demande ? Il sait mieux que moi ce qu'il me faut. Il m'a envoyé la croix — cela veut dire qu'il m'aime... En tous cas, c'est ainsi qu'on nous invite à le comprendre.

Je récite le Notre Père, le je vous salue Marie, l'acathiste de tous les affligés — puis de nouveau je reste étendue sans penser à quoi que ce soit. Et ça va.

Deux minutes passèrent. Je restais silencieux, sans bouger, assis toujours sur l'étroit cuveau qui me servait de siège — L'immobilité atroce de ce malheureux être vivant, pétrifié là sous mes yeux, finissait par me gagner moi-même, je me sentais m'engourdir lentement.

— Écoute, Loukéria, fis-je à la fin — j'ai quelque chose à te proposer... Si tu voulais, je te ferais transporter à l'hôpital, mais dans un bel hôpital, à la ville... Qui sait, tu peux encore guérir, peut-être ? En tous cas, tu ne serais plus seule...

Elle fronça imperceptiblement les sourcils.

— Oh ! non, maître — murmura-t-elle, l'air inquiet — non, ne m'enlevez pas d'ici, ne me faites pas entrer à l'hôpital ; j'y souffrirais encore bien plus et ce serait pour rien !

Je sais ce que c'est, allez ! Une fois, un Professeur est venu me voir, il voulait m'examiner. Je l'ai supplié : « Ne me bousculez pas, pour l'amour de Dieu ! ». Ah, pensez-vous ! il s'est mis à me tourner et à me retourner, tant qu'il a pu, et mes pauvres bras, mes jambes, il les a palpées, pressurées... et avec cela, il déclarait : « C'est pour la Science, voyons ! il faut qu'on sache ce que tu as là, et puis, pas de manières, hein !... Non, mais, pour qui me prenez-vous ? Vous ne voyez donc pas ma décoration ?... Si je me donne tout ce mal, c'est pour vous autres, tas de nigauds ! ».

Bref, il m'a mise au supplice, au supplice, m'a baptisé ma maladie de je ne sais plus quel nom, et il a fini par s'en aller ; mais après cela, pendant une semaine entière, tous mes os m'ont fait un mal !...

Vous dites : je suis seule, tout le temps seule. Mais non, pas toujours, on vient me voir ; je suis tranquille et pas encombrante. Les petites filles du village se donnent rendez-vous chez moi, nous faisons un brin de causerie ; parfois une pèlerine de passage s'arrête et elle me tient longtemps sur Jérusalem, sur Kiev, sur les Villes Saintes. Mais, vous savez, je ne crains pas du tout d'être seule, je le préfère même, oh ! oui.

Monsieur Pierre, n'est-ce pas, c'est bien entendu, vous me laisserez ici, vous ne m'emmènerez pas à l'hôpital ?... Je vous remercie, vous êtes bien bon pour moi, mais ne m'emmenez pas, je vous en supplie !

— Mais c'est comme tu voudras, comme tu voudras, Loukéria ; je disais cela pour ton bien.

— Je sais, Monsieur Pierre, que ce serait pour mon bien. Et vous êtes tout-à-fait gentil ; mais dites-moi, peut-on

vraiment venir en aide aux autres ? Peut-on lire dans les âmes ? C'est en soi-même qu'il faut trouver secours !

Le croiriez-vous, parfois, étendue, toute seule, j'ai l'impression qu'il n'y a que moi sur la terre, moi seule de vivante ; je sens sur moi comme une bénédiction... Et il me vient des idées — des idées vraiment étonnantes !

— Lesquelles donc, Loukéria ?

— Ah ! Monsieur Pierre, c'est impossible à dire : cela ne s'exprime pas, vous savez. D'ailleurs, je l'oublie après. Cela vient, dirait-on, comme un nuage, il crève sur moi, et alors je me sens toute rafraîchie, j'éprouve du bien-être, mais ce que c'est au juste — je l'ignore ! Je me dis seulement : s'il y avait eu quelqu'un auprès de moi, ça ne serait pas arrivé, sûrement, et je n'aurais rien ressenti, rien que ma misère.

Loukéria respire avec effort. Sa poitrine, pas plus que ses autres membres, ne lui obéissait plus.

— Monsieur Pierre, reprit-elle, vous avez joliment l'air de me plaindre, à vous voir comme ça — mais je vous assure, ne me plaignez pas trop ! — Tenez, je vais vous dire une chose : même encore maintenant, je... Vous vous rappelez ce que j'étais gaie dans le temps ? quel boute-en-train je faisais !... Eh bien ! savez-vous ? maintenant même, il m'arrive encore de chanter.

— Toi... chanter !

— Mais oui, mes chansons, les chansons d'autrefois, celles pour chanter en chœur, celles pour tirer les sorts, et toutes sortes d'autres...

J'en savais beaucoup... et je ne les ai pas oubliées. Il y

a tout juste les airs de danse que je ne chante plus : dans l'état où je suis, ce n'est guère indiqué !

— Comment donc chantes-tu?... pour toi seule, alors ?

— Pour moi, oui, et à haute voix aussi, pas très fort évidemment, mais assez pour qu'on me comprenne. Tenez, la fillette dont je vous ai parlé, la petite orpheline qui vient me voir, eh bien, elle est très douée, je lui ai appris des chansons ; elle en sait déjà quatre à présent. Vous ne me croyez pas ? attendez un peu, vous allez voir...

Loukéria reprit haleine.

L'idée que cette créature à demi-morte s'apprêtait à chanter, éveilla en moi un effroi involontaire. Mais avant que j'aie pu dire un mot, un son traînant, à peine perceptible, mais pur et juste, vint frapper mes oreilles... un second lui succéda, puis un troisième.

Loukéria chantait :

Dans ces prés, ces prés

Dans ces beaux prés verts...

Elle chantait... et les traits pétrifiés de son visage demeureraient impassibles ; ses yeux même ne bougeaient pas ; mais sa voix, cette pauvre petite voix vacillante comme un filet de fumée, résonnait d'une façon si poignante, elle s'efforçait tellement d'épancher toute l'âme, que mon cœur se serra ; je n'éprouvais plus de l'effroi, non — mais une pitié indicible.

— Ah, mon Dieu, je ne peux plus ! — gémit-elle soudain — mes forces m'abandonnent. J'aurai tout de même eu la grande joie de vous voir...

Elle ferma les yeux.

Je posai ma main sur ses doigts minuscules et glacés. Elle me regarda un instant, et ses paupières sombres, prolongées par des cils d'or comme celles des statues anciennes, se fermèrent à nouveau. Un moment après, je les vis briller dans l'ombre, des larmes les humectaient.

Je demurai immobile.

— Suis-je sotte ! — murmura soudain Loukéria avec une force inattendue, en ouvrant tout grands ses yeux pour en chasser les larmes — N'est-ce pas honteux ! Qu'est-ce qui me prend ? Voilà bien longtemps que cela ne m'était pas arrivé... depuis le jour où Vassili Poliakov est venu me voir, au printemps dernier. Tant qu'il a été là, près de moi, à causer, tout s'est bien passé, mais quand il est parti — ce que j'ai pleuré, toute seule ! Où ai-je donc pris tant de larmes !... On dit bien, c'est vrai, qu'à nous autres femmes, elles ne coûtent pas cher...

Monsieur Pierre, ajouta-t-elle, sans doute avez-vous un petit mouchoir sur vous... vous seriez bien bon de m'essuyer les yeux...

Je m'empressai de répondre à son désir.

Et si tu gardais le mouchoir ? lui dis-je — Elle voulut refuser d'abord — Oh non, vraiment, pourquoi ?...

C'était un mouchoir très ordinaire, mais frais lavé et bien blanc. Elle le saisit tout de même entre ses doigts débiles, et ne les desserra plus.

Je m'étais fait maintenant à la pénombre qui nous enveloppait tous les deux, je pus donc aisément distinguer ses traits, je remarquai même une légère rougeur sous le parchemin bronzé de son visage, et m'imaginai découvrir dans ce visage les traces de sa beauté passée.



— Vous me demandiez tout à l'heure, Monsieur Pierre, si je dormais, reprit Loukéria. C'est bien rare quand je dors, en effet, mais au moins chaque fois j'ai des rêves, et des rêves qui en valent la peine ! Ainsi, jamais je ne m'y vois malade ; c'est vrai, en songe, je suis toujours jeune et pleine de santé... Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'au réveil, hélas ! si je veux m'étirer un peu — je me retrouve clouée sur mon lit, comme garrottée.

Mais, une fois surtout, j'ai eu un songe tout-à-fait extraordinaire ! Voulez-vous que je vous le raconte ? Eh bien, écoutez un peu.

— J'étais là, figurez-vous, au milieu d'un champ, et autour de moi, à perte de vue, il y avait du blé, du blé très haut, bien mûr et doré !... Un vilain petit chien, qui avait l'air méchant comme tout, aboyait après moi — et il tâchait de me mordre. Je tenais à la main une faucille, mais pas une faucille comme une autre... on aurait dit plutôt un croissant de lune, vous savez, quand la lune prend la forme d'une faucille... Et avec ce croissant là, je devais moissonner jusqu'au dernier épi. Seulement la chaleur était accablante, ma serpe m'aveuglait, et je sentais la paresse m'envahir ; autour de moi, des bleuets magnifiques poussaient à vue d'œil et dodelinaient de la tête en se penchant vers moi. Alors je me suis dit : Tiens, mais, ces bleuets, j'ai bien envie de les cueillir !

Vassia m'a dit qu'il viendrait — comme cela, quand il arrivera, je me serai fait une belle guirlande ; et après tout, j'ai bien le temps de moissonner !

Je me mets donc à cueillir ces bleuets, mais, à mon grand étonnement, les voilà qui fondent, qui fondent entre mes

doigts ! Pas moyen de me tresser ma couronne... Et juste à ce moment, j'entends quelqu'un venir de mon côté ; on m'appelle : « Loukéria, ma petite Loukéria ! » — Ah ! me dis-je, quel dommage ! Je n'ai pas eu le temps... Eh bien, tant pis, je vais mettre sur la tête ma faucille au lieu des bleuets — Je m'en coiffe donc comme d'un *kokochnik*, et aussitôt — me voici toute lumineuse — le champ rayonne de clarté, je regarde : là par dessus les épis, Quelqu'un s'avance allègrement, vers moi — mais, ce n'est pas Vassia...

Oh ! c'est le SEIGNEUR, oui, le SEIGNEUR... en personne !

Comment je l'ai reconnu — je n'en sais rien — ce n'est pas ainsi qu'on le représente d'habitude, en tous cas, j'en suis sûre, c'était LUI... Sans barbe, grand, jeune, tout en blanc — avec une ceinture d'or — et Il venait à moi la main tendue « N'aie pas peur, me dit-il, ô ma fiancée ; viens, suis-moi, ma toute belle ; au Paradis, chez moi, je te ferai mener les branles et tu entonneras les cantiques célestes ».

Vous pensez avec quelle tendresse j'ai baisé Sa main !

Déjà le chien était dans mes jambes, mais nous avions pris notre envol ! Lui par devant... Il déploya des ailes immenses dans les nues, comme des ailes de mouette, et je Le suivis. Le vilain chien dut me lâcher. Alors j'ai compris, ce chien n'était autre que ma maladie, et au ciel j'en serais délivrée.

Loukéria se tut un instant.

— Mais j'ai eu un autre songe, reprit-elle bientôt ; peut-être était-ce une vision, je n'en sais rien.

J'étais encore, je crois bien, allongée dans ce même hangar, et tout d'un coup j'ai vu venir à moi mes parents défunts — papa et maman — et les voici qui s'inclinent devant moi sans prononcer une parole.

Alors je leur ai demandé : « Pourquoi donc, papa et maman, vous incliner ainsi devant moi ? » — Chère, chère petite, m'ont-ils répondu, depuis bien longtemps tu souffres, tu souffres sur la terre — mais si tu savais comme cela purifie ton âme et surtout de quelle lourde charge tu as allégé la nôtre ! Grâce à toi, cela va beaucoup mieux là où nous sommes. Tu en as déjà fini avec tes péchés, à présent c'est des nôtres, chère, chère petite, que tu nous délivres. Ce disant, mes parents se sont inclinés devant moi encore une fois et puis ont disparu ; je ne voyais plus que les murs.

Je me suis bien souvent demandé dans la suite ce que c'était au juste. J'en ai parlé à confesse, mais le Père ne croit pas que ce soit une vision, parce que, dit-il, les religieux sont seuls à en avoir.

— Mais voici encore un autre songe que j'ai eu, poursuivit Loukéria.

J'étais assise au bord de la grand' route, sous un saule ; je tenais à la main un bâton écorcé ; j'avais une besace à l'épaule ; un fichu sur la tête, tout à fait comme une pèlerine... Et je devais m'en aller en pèlerinage, loin, très loin. Devant moi je voyais passer beaucoup de gens, ils marchaient lentement, comme à regret, en se dirigeant tous du même côté ; ils avaient l'air abattu et se ressemblaient tous.

Et qu'est-ce que je vois : une jeune femme qui se coule au milieu d'eux, avec parfois un mouvement brusque ; elle les dépassait de la tête au moins, et elle avait une robe d'une forme étrange, pas comme celle de chez nous, pas à la mode russe. Son visage aussi avait quelque chose d'étrange : austère, émacié. Les autres paraissaient chercher à l'éviter.

Tout d'un coup la voici qui se retourne, elle vient droit sur moi, elle s'arrête et me regarde bien en face; ses yeux, oh! ses yeux — on aurait dit ceux d'un faucon... vous savez, très grands, jaunes — et d'un clair, d'un clair!

Alors je lui demande : « Mais, qui êtes-vous ? » Elle me répond : « Je suis *ta Mort...* ». Et bien, cela ne m'a pas fait peur du tout, loin de là, j'étais ravie, au contraire, enchantée! Vite, je fais mon signe de croix... Alors elle me dit, elle, cette jeune femme, *ma Mort* : « Tu me fais bien pitié, ma pauvre Loukéria, seulement je ne peux pas encore t'emmener... Allons, à Dieu, bon courage ! »

Seigneur, quel coup cela m'a fait ! « Emmenez-moi — criai-je — oh, mon amie, mon Amie, je t'en supplie, emmène-moi ! ».

Alors, elle s'est retournée, je l'ai vue prononcer quelque chose... J'ai cru comprendre qu'elle me disait quand ce serait, mais je n'ai pas bien saisi, ce n'était pas très clair... « après la Saint-Pierre », je crois.

Là-dessus, je me suis réveillée... Eh bien, qu'en dites-vous ? En voilà des rêves, n'est-ce pas ?

Loukéria leva les yeux au ciel, réfléchit un instant.

— Seulement, le malheur, c'est que je reste parfois une semaine entière sans pouvoir dormir.

L'année passée, une dame est venue me voir et elle m'a donné un flacon avec un médicament contre l'insomnie; il fallait en prendre dix gouttes. Cela m'a fait beaucoup de bien, mais le flacon est fini depuis longtemps... Ne savez-vous pas ce que c'était, maître, et comment je pourrais en avoir encore ?

C'était de l'opium, sans doute. Je promis à Loukéria de

lui en procurer, puis je lui dis encore une fois qu'elle faisait mon admiration avec sa patience.

Elle se récria : « Voyons, Monsieur Pierre, que dites-vous là ? Parlez d'un Saint-Siméon, oui, à la bonne heure ! lui qui a passé trente ans sur sa colonne, on peut dire qu'il en avait de la patience... Ou encore cet autre saint qui s'est fait enterrer jusqu'au cou, et les fourmis venaient lui ronger la figure ! Et puis aussi ce qu'on m'a raconté une fois, je me rappelle : c'était dans un certain pays ; les Agaréniens s'en étaient emparés et ils torturaient et massacraient tout le monde, et les habitants avaient beau faire, ils n'arrivaient pas à s'en débarrasser. Alors est apparue au milieu d'eux une sainte jeune vierge, elle a pris une grande épée, elle a mis sur elle une armure lourde de deux pouds, elle a marché contre les Agaréniens et les a tous chassés de l'autre côté de la mer. Mais alors elle leur a dit : « Maintenant brûlez-moi, car j'ai fait serment de mourir pour mon peuple de la mort du feu ». Alors ils l'ont brûlée vive. Et depuis ce temps là, son pays est resté libre. Eh bien, ça, oui, c'est quelque chose ! mais moi !

Je m'étonnai à part moi de voir jusqu'où était parvenue l'histoire de Jeanne d'Arc et quelle forme elle avait prise. Après un moment, je demandai à Loukéria : « Quel âge as-tu donc ? ».

— Vingt-huit... ou vingt-neuf ans... Je n'en ai pas trente. Mais à quoi bon les compter, mes années, maintenant !

Pardon, Monsieur Pierre, j'aurai encore une chose à vous dire...

Loukéria soudain se mit à tousser sourdement, elle gémit...

— Tu parles beaucoup, ma petite, lui fis-je observer, cela va te faire mal.

— C'est vrai, chuchota-t-elle dans un souffle, il faut bien nous arrêter... que nous reste-il à dire après tout cela?... Mais que voulez-vous? tout à l'heure, quand vous serez parti, j'aurai tout mon temps pour me faire. En attendant, j'ai pu épancher mon âme...

Je lui fis mes adieux, je lui renouvelai ma promesse de lui faire parvenir son remède, et lui demandai une fois encore avec insistance : « N'as-tu vraiment besoin de rien d'autre? »

— Non, merci beaucoup, je n'ai besoin de rien, j'ai tout ce qu'il me faut, grâce à Dieu, répondit-elle avec effort, mais d'une voix attendrie. Que Dieu donne à tous la santé!... Mais voici ce que vous pourriez demander à votre maman. Les paysans d'ici sont pauvres; si seulement elle voulait bien diminuer un peu la redevance! Ils n'ont presque pas de terre, aucune dépendance... Ils prieraient le bon Dieu pour vous... Quant à moi, je n'ai besoin de rien, j'ai tout ce qu'il me faut.

Je donnai à Loukéria l'assurance que son vœu serait exaucé.

J'étais déjà rendu sur le seuil, quand elle me rappela.

— Monsieur Pierre, vous vous souvenez? — et une expression bizarre passa dans ses yeux et sur ses lèvres — vous vous souvenez de la belle tresse que j'avais? Elle me descendait jusqu'aux genoux! Longtemps je n'ai pu me décider... De si beaux cheveux! Mais comment les aurais-je peignés, dans l'état où je suis!... Alors je les ai coupés... oui... Pardonnez-moi, maître, je n'en peux plus...

Le même jour, avant de partir pour la chasse, j'eus, avec

le *déciatski*, une conversation au sujet de Loukéria. J'appris qu'on l'avait surnommée « Relique vivante », et qu'elle ne causait aucun ennui, ne faisant entendre ni plaintes, ni murmures.

— Elle ne réclame jamais rien, mais au contraire, elle est très reconnaissante de ce qu'on fait pour elle, et puis, elle est douce, très douce vous savez — comme on n'en voit pas beaucoup. C'est Dieu qui l'éprouve — conclut le bonhomme, peut-être pour ses péchés; mais après tout, ce n'est pas notre affaire; nous n'avons pas à la juger, n'est-ce pas? Il faut la laisser en paix!

Quelques semaines plus tard, j'appris que Loukéria n'était plus de ce monde. Sa mort était venue la prendre...
ET APRÈS LA SAINT-PIERRE!

On raconte que le jour même de son trépas, elle entendait des cloches tinter, tinter sans cesse. Or, Alexeievka est à plus de cinq verstes de l'église voisine, et l'on était en semaine.

D'ailleurs « ce n'est pas de l'église que viennent ces sonneries » disait-elle « c'est DE LA-HAUT ».

Elle n'avait sans doute par osé dire : « du Ciel! ».



KAUFFMANN & C^{ie}
IMPRIMEURS
20, RUE PERCEVAL
PARIS
